

Guglielmo Ferrero. Histoire et politique au XXe siècle

Autor(en): **Rens, Ivo**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **18 (1968)**

Heft 2

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

préférable de mettre ces pages au début : elles auraient éclairé plus complètement le reste de l'ouvrage : parler de la colonisation comme le font les auteurs en reléguant à la fin la démographie, du Manifeste des Soixante ou de la Commune avant de situer l'évolution économique et sociale, du Kulturkampf avant de décrire l'ultramontanisme et ses conflits avec le rationalisme, ce n'est pas très heureux. L'effort de renouvellement qui porte spécialement sur ces pages ne donne pas tous les fruits qu'il aurait dû. Il aurait peut-être même fallu intégrer dans l'histoire des faits politiques nationaux celle des faits économiques ou religieux, reportés globalement à la fin, pour mieux faire ressortir causalités et conséquences : avec la méthode utilisée, on voit mal apparaître les *structures*, pour employer un mot à la mode, l'environnement des événements, aveuglé que l'on est par un exposé trop *diachronique*...

Ce livre doit donc être utilisé avant tout comme un ouvrage de consultation. Un bon index permet d'opérer rapidement les rapprochements nécessaires entre les chapitres consacrés à des thèmes différents. On y trouvera sans peine les événements et certains enchaînements historiques ; ce service important, L'Huillier et Benaerts le rendent excellemment.

Lausanne

André Lasserre

Institut d'histoire de la Faculté des lettres de Genève. *Guglielmo Ferrero. Histoire et politique au XX^e siècle.* Genève, Droz, 1966. In-8°, 199 p.

L'apport essentiel de Ferrero fut-il celui d'un historien ou celui d'un publiciste ? Telle est la question que l'on retrouve en filigrane au travers des différentes contributions qui nous sont présentées dans cet ouvrage collectif.

Les deux premières d'entre elles, signées par Luigi Salvatorelli et Piero Treves, auxquelles s'ajoute un texte inédit d'André Oltramare, mettent l'accent sur l'aspect historique de l'œuvre de Ferrero. Né à Portici en 1871 dans une famille de la bourgeoisie piémontaise, ce dernier connut au tournant du XIX^e siècle une gloire précoce, mais sans lendemain. Sa première période se résume en trois titres, *Militarisme*, *Jeune Europe* et surtout *Grandeur et décadence de Rome*. Les auteurs précités font ressortir la valeur scientifique de ce dernier ouvrage, vaste fresque historique en cinq volumes, qui, selon eux, fut souvent injustement décrié par les historiens. Puis, Ferrero connut une période de crise entre son ouvrage dialogué *Fra i due mondi* (1913) et ses *Discorsi ai sordi* (1925), à la suite de laquelle son opposition aux totalitarismes naissants puis sa nomination comme professeur à la Faculté des lettres et à l'Institut universitaire de hautes études internationales de Genève en 1930 l'amènèrent à se spécialiser dans l'histoire contemporaine comme l'atteste sa trilogie genevoise, *Aventure* (Napoléon), *Reconstruction* (Talleyrand) et *Pouvoir*, à laquelle il convient d'ajouter son ouvrage posthume, *Les deux révolutions françaises 1789—1796*, publié en 1951 grâce à la diligence de Luc Monnier. Ferrero, qui aimait à dire que son seul véritable maître avait été Cesare Lombroso, dont il épousa la fille, avait indiscutablement de sa

discipline une conception qui prêtait le flanc à des réfutations de principe : « Je pense — écrivit-il — que l'histoire est un art non une science, ainsi que le comprirent les grands écrivains de souche gréco-latine ; en entreprenant la rédaction de mon œuvre c'est à une œuvre d'art que je pense. Si je reste à mi-chemin, si l'œuvre est pleine de défauts, c'est à moi qu'il faut l'imputer ; d'autres peut-être feront mieux ; mais, loin de rougir de mon intention, j'en tire gloire. » Cette affirmation paradoxale sous la plume d'un positiviste avéré — elle aboutit à faire du beau et non du vrai le critère de l'œuvre historique ! — traduit assez bien, semble-t-il, le côté provoquant de l'historien italien.

Les trois contributions suivantes, celles d'Eugenio Garin, de Giuseppe Santonastaso et de Bodgan Raditsa, étudient la position de Ferrero respectivement face à la crise de l'Europe contemporaine, sur la notion de décadence et au regard des Slaves du sud. Si elles nous montrent en Ferrero l'observateur averti et perspicace de son temps, elles nous laissent un peu sur notre faim, avouons-le, en ce qui concerne son apport aux connaissances historiques ou à la philosophie de l'histoire.

Celui-ci, en revanche, est mis en lumière avec beaucoup de bonheur par Luc Monnier dans sa contribution sur *Ferrero historien de l'époque contemporaine*... en ce qui concerne du moins la notion de révolution. Ici, nous ne pouvons mieux faire que de citer Ferrero, rapporté par Luc Monnier : « Il y a donc deux sortes de révolution de nature très différente : la révolution constructrice et la révolution destructrice. La première est toujours lente ; elle peut se développer durant des siècles. La seconde est toujours brusque et rapide... Ces deux formes de révolution peuvent coexister sans être nécessairement liées l'une à l'autre. Une vieille légalité peut s'écrouler avec tout son système de règles sans que l'orientation de l'esprit humain change, et l'orientation peut changer sans que la légalité tombe. C'est une illusion de croire qu'il suffit de détruire, en tout ou en partie, une légalité existante, pour qu'il s'ensuive immédiatement une orientation nouvelle qui augmentera le bonheur du genre humain. Mais quand un accident historique fait coïncider les deux révolutions — l'orientation nouvelle et le renversement de la légalité — une immense confusion s'élève, et les complications les plus extraordinaires peuvent se produire. La Révolution française est l'exemple le plus grandiose d'une révolution équivoque du commencement à la fin parce qu'elle est double dès l'origine... » Mais, Ferrero était-il conséquent avec sa théorie de la double révolution lorsqu'il ne voyait dans l'Europe du Congrès de Vienne que des gouvernements « légitimes » ? Car la loi du nombre fondant la légitimité démocratique ne constituait-elle pas, en puissance au moins, l'une des principales « orientations nouvelles » dégagées par la Grande Révolution ? Ou bien, lorsque Ferrero dissertait sur Talleyrand, n'était-il pas encore en possession de sa théorie de la double révolution ? Et dans ce cas, eut-il vraiment une vision originale et cohérente de l'histoire ? Nous n'oserions l'affirmer.

Après une contribution très documentée de Sven Stelling-Michaud sur *Guglielmo Ferrero à l'Université de Genève*, un éloge funèbre de Paul-E. Martin

datant de 1942, trois lettres de Ferrero et une impressionnante bibliographie des écrits de l'historien italien présentée par Marie Monnier, nous trouvons encore dans cet ouvrage collectif une étude intéressante de Giovanni Busino intitulée *Quelques remarques sur la place de G. Ferrero dans l'histoire des idées sociales et politiques*, replaçant certaines thèses du penseur italien dans le contexte intellectuel où elles sont apparues. Notons, pour finir, la conclusion de cette étude qui, dans une large mesure, prend le contrepied des premières contributions sus-mentionnées :

« Ferrero n'est nullement un historien — affirme Busino — et la critique italienne s'est fourvoyée en le prenant pour tel. Ferrero est mieux et plus qu'un historien : il est un penseur politique, un doctrinaire social qui n'use des symboles de l'histoire que pour mieux frapper l'imagination, pour mieux préparer à l'action.

C'est ainsi que Ferrero doit être jugé et compris. Et nous sommes certains que la République née de la Résistance aux totalitarismes nazi-fascistes payera sa dette de reconnaissance à la mémoire de Guglielmo Ferrero, champion de nos libertés. »

Décevant destin que celui de ce penseur libéral qui aurait tenté de transmettre son message sous le couvert de l'histoire, ce qui lui aurait valu, apparemment, de n'être guère compris de ses contemporains historiens et moins encore de l'ensemble de ses concitoyens !

Genève

Ivo Rens

LENIN, *Unbekannte Briefe 1912—1914*, herausgegeben von LEONHARD HAAS. Einsiedeln, Zürich, Köln, Benziger Verlag, 1967. 156 p.

Sans être des documents capitaux, ces vingt-quatre lettres inédites (dont une de Kroupskaïa, la femme de Lénine), ne manquent pas d'intérêt. Les unes sont adressées à Samoïlov, député bolchevik à la Douma, qui était alors en traitement en Suisse. La santé de leur destinataire et les recommandations médicales y tiennent une large place ; si elles constituent un nouveau témoignage sur l'attitude de Lénine à l'égard de ses collaborateurs, elles n'en sont pas moins secondaires. Les autres, envoyées à G. L. Chklovski, chimiste russe établi à Berne, ont un aspect plus directement politique. Ecrites entre février 1912 et juillet 1914, elles ont été, à l'exception de la première dont le destinataire est d'ailleurs problématique, expédiées de Galicie où vivait alors Lénine.

Ces documents sont présentés d'une manière irréprochable : texte original russe (une seule lettre est écrite en allemand), traduction allemande et reproduction photographique des originaux russes : on ne pouvait mieux faire.

On n'en dira pas autant de l'introduction et de l'annotation qui reposent par trop exclusivement sur les interprétations fort contestables de St. T. Possony et de Bertram D. Wolfe. Si les deux historiens de la Hoover Institution sont fort bien documentés, leur hostilité systématique les pousse à